

Qui sommes-nous ? Engagement et distanciation dans un mouvement d'Éducation Nouvelle

Être engagé dans une réflexion globale sur le rapport à l'écrit, dans le cadre d'un mouvement d'Éducation Nouvelle, d'une recherche, d'un travail et aussi dans sa vie personnelle, c'est être immanquablement interrogé sur la nature de son appartenance personnelle et sincère à un groupement collectif dont on représente un des éléments individuels - aussi rares puissent-ils se faire au fil des années. La question pourrait se poser dans un cadre institutionnel plus large (politique, syndical, professionnel...). « Adhérent », « militant », « abonné », « personne-relais », « correspondant », « membre »... de nombreux termes sont à la disposition de ceux qui souhaitent trouver le degré et le mot les plus justes pour justifier à leurs propres yeux, ce lien qui les fait appartenir à ce « nous » composite.

Penseur important du XX^{ème} siècle, Norbert Elias (1887-1990) a finalement choisi la sociologie pour croiser aussi bien que possible les disciplines qui lui permettaient d'expliquer les sociétés humaines : psychanalyse, psychologie, histoire, anthropologie, ethnologie, sociologie... voilà enfin un chercheur qui a tenu à ne pas renvoyer dos à dos des disciplines et des professions habituellement cloisonnées sur elles-mêmes. Parmi ses modes de réflexion, Norbert Elias développe en particulier une analyse à la fois simple et puissante sur l'usage des pronoms personnels dans les langues. Pour lui l'observation de cet usage reflète le degré de proximité ou de distance des individus vis-à-vis de leur groupe. *« (...) on voit bien que l'existence de l'homme en tant qu'individu est indissociable de son existence en tant qu'être social. On ne pourrait pas se distinguer des autres individuellement, si les autres n'existaient pas. J'ai déjà mentionné souvent que le petit mot "je" ne signifiait rien si l'on n'avait pas en même temps présents à l'esprit lorsqu'on le prononce les autres pronoms personnels représentant les autres ou représentant en même temps les autres. (...) Il n'y a pas d'identité du je sans identité du nous. Seules la pondération du rapport nous-je, la configuration de ce rapport changent. »*¹

C'est à de multiples niveaux que Norbert Elias réfléchit à la société humaine : historique, collectif, individuel, privé, public... Selon lui, la cohérence d'un comportement individuel doit pouvoir être reliée à la cohérence d'un comportement collectif. Selon son expression, la force de l'« habitus social » n'a pas de limite dans l'infiniment petit et dans l'infiniment grand. Ainsi, dire « je » aujourd'hui en Occident, c'est le résultat d'un processus historique dynamique dont notre psychisme le plus intime, mais aussi nos organisations collectives les plus vastes (famille, classe sociale, milieu professionnel, état...) sont les héritiers directs : *« L'équilibre entre identité du nous et identité du moi a subi depuis le Moyen-Âge européen un changement notable que l'on peut résumer comme suit en le ramenant à sa*

plus simple expression : la prépondérance était autrefois du côté du nous. À partir de la Renaissance, la balance pencha de plus en plus vers l'identité du moi, et l'on vit se multiplier les cas d'individus chez qui l'identité du nous était tellement affaiblie qu'ils se percevaient eux-mêmes comme des "je" sans "nous"».²

● Un "nous" fragmenté

Pour un "je" adhérent à un collectif d'Éducation Nouvelle tel que l'AFL, où cohabitent la recherche, la production, la formation et l'expérimentation, dire "nous" n'est pas si simple. Que signifie-t-il exactement ? Au nom de quoi employer ce pronom pluriel ? Dire "nous", c'est dire son appartenance, son soutien, sa conviction. C'est aussi réussir à faire le grand saut sans vertige : garder les yeux fermés sur la nature de l'engagement personnel du "je" qui rejoint un collectif, cette « société d'individus » évoquée par Norbert Elias, constituée selon ses termes par des liens de « dépendance réciproque ». Évoquer cette confiance aveugle ou ces yeux fermés sur « l'arrière boutique » des convictions collectives, c'est parler en d'autres termes de la croyance et de l'*illusio*³ décrites par Pierre Bourdieu comme permettant l'existence d'une activité sociale. C'est ce qui unifie les acteurs et leurs actes dans la cohérence d'un même champ où se produit et se partage la même croyance collective. Il le résume clairement dans un entretien : « (...) tout joueur, enfin quiconque est engagé dans un jeu, a un rapport d'*illusio*, c'est à dire qu'il est pris au jeu. Au fond, jouer le jeu, c'est accepter tacitement que le jeu en vaut la chandelle. »⁴ Ou exprimé encore autrement c'est « (...) cette manière d'être dans le monde, d'être occupé par le monde qui fait que l'agent peut être affecté par une chose très éloignée, ou même absente, puis participant du jeu dans lequel il est engagé. » Si la croyance devient le moteur de l'action, c'est qu'elle enlève au corps et à la pensée toute inhibition : « *Le corps est lié à un lieu par un rapport direct, de contact, qui n'est qu'une manière parmi d'autres d'entrer en relation avec le monde.* »⁵

On mesure encore mieux la part d'engagement, de réserve que l'usage du pronom personnel exprime. Quand le "nous" est rendu fragile, moins convaincant voire inquiétant, des recours sont possibles. Dire "ils" ou "vous", c'est être plus prudent et se sentir moins engagé dans ce qui apparaît comme compromettant aux yeux du "je". Se rendre compte qu'on est moins intégré à un groupe : on n'arrive plus à suivre tout ce qui se passe, les productions et les pratiques deviennent gênantes et difficiles à assumer, on ne comprend plus assez ce qui se fait pour pouvoir reprendre les mots et les choses sincèrement à son propre compte. Selon le cas, on est distancé ou on prend de la distance. Il peut

aussi arriver qu'on soit mis l'écart. La distanciation individuelle est souvent présentée comme une démission du sujet alors que dans bien des cas, il faut la comprendre comme la conséquence d'un déplacement désavoué du collectif.

Ce n'est pas une marque de distinction : dans des mouvements tels que l'AFL et dans de nombreuses organisations humaines, bien des problèmes personnels existent et finissent par s'exprimer volontairement ou non sous des formes plus ou moins « autocontrôlées », pour reprendre le terme de Norbert Elias. Nationalement et localement, l'histoire souterraine et la vie privée de l'association est jalonnée de conflits, de frottements, de départs, d'éloignements... Se rassembler autour d'idées et de pratiques communes ne suffit pas à créer de réelles cohésions. La liste des exemples commence à devenir longue. Quand des pouvoirs symboliques et « non lucratifs » sont à prendre, les âmes de dominants les laissent rarement abandonnés à la collectivité, entraînant des déséquilibres hiérarchiques injustifiables.

Rare est la réflexion sur la relation entre tous ces problèmes de pouvoir et de relation entre individus avec les enjeux collectifs et politiques. Quels liens entre tous ces problèmes de "je" avec des problèmes de "nous". En d'autres termes, comment les conflits internes locaux et nationaux - et toutes les formes de domination qu'ils peuvent prendre ou qu'ils prennent - rejouent-ils sur une politique associative, sur ses idées, ses pratiques, ses recherches et ses positions ?

Chacun peut le remarquer fréquemment : dans toutes les situations de crise il est toujours assez facile de désigner à l'extérieur tous ceux qui sont la cause de nos problèmes : le plus souvent ce sont "eux" que l'on nomme. Les "autres" entravent nos idées, nos pratiques et notre équilibre économique. Pour des raisons d'implication rapidement compréhensibles, il est bien plus difficile de se lancer dans une compréhension réelle et une mise à jour des explications internes : sans pour autant minimiser la réalité des hostilités extérieures, comment parvenir à regarder en face ces forces intérieures, individuelles et collectives qui sont sources d'erreurs, de

¹ ELIAS N., « La transformation de l'équilibre "nous-je" » dans *La société des individus*, Librairie Arthème-Fayard, 1991, p.241

² *idem*, p.256

³ Parler latin pour « couper avec les mots ordinaires qui occultent ce qu'ils nomment ».

⁴ BOURDIEU P., « Si le monde social m'est supportable, c'est que je peux m'indigner », Entretien avec Antoine Spire, Éditions de l'aube, 2002, p.45

⁵ BOURDIEU P., *Médiations pascaliennes*, Éditions du Seuil, 1997, p.162

violences injustifiées, de dominations abusives, voire d'incompréhensions parfois inquiétantes ?

Neutraliser ces questions en parvenant à démontrer qu'elles n'ont aucun impact sur la vie associative peut relever du pur prodige. Refuser ou oublier de les aborder peut relever du simple refoulement collectif.⁶

● L'illusion des "je" sans "nous"

Norbert Elias constate l'actualité historique de l'individualisme : l'illusion d'être une entité personnelle, enfermée sur elle-même n'aurait pu exister il y a 4 siècles. Aujourd'hui, l'homme moderne se pense comme un homo clausus : « *La deuxième moitié de ce XX^{ème} siècle présente au public de lecteurs des versions toujours nouvelles d'un personnage qui est fondamentalement le même : l'individu isolé sous la forme de l'homo clausus ou du je sans nous, au cœur d'une solitude délibérément choisie ou non. Et le puissant écho qu'éveillent ces écrits, la durée de leur succès prouvent bien que l'image de l'individu isolé et l'expérience fondamentale qui lui confère sa force ne sont pas des phénomènes sporadiques.* »⁷

L'isolement, il l'aborde ailleurs dans le contexte de la vieillesse et de la mort. Identifiant les différentes formes de solitude (« *le désir d'amour pour les autres précocement blessé* », « *la position qui ne permet pas de rencontrer des êtres du type dont on sent qu'on a besoin...* »), il illustre en l'approfondissant le processus qui détache un "je" du collectif auquel il appartient. Cette logique individualiste qui empêche la constitution de regroupements cohérents, solides et non fragmentés, il la décrit comme une pression psychique sociale pesant sur la conscience : « *La conscience individuelle est généralement modelée aujourd'hui de telle sorte que chacun se sent obligé de penser : "Je suis ici, tout seul ; tous les autres sont à l'extérieur, à l'extérieur de moi, et chacun d'eux poursuit comme moi son chemin tout seul, avec une intériorité qui n'appartient qu'à lui, qui est son véritable soi, son moi à l'état pur et il porte extérieurement un costume fait de ses relations avec les autres." C'est ainsi que l'individu ressent les choses.* »

La solitude du militant apparaît souvent comme une constante de la réalité associative voire professionnelle. Elle s'exprime sous des formes multiples et à chaque fois revient la difficulté de travailler et d'agir seul, la difficulté de se faire comprendre et de bien s'entendre avec l'entourage.

Dans le cadre d'un mouvement comme l'AFL, les adhérents et militants, informés par ricochet des contenus et des pistes des dernières avancées de la réflexion, font parfois penser à des spectateurs qui assistent au spectacle de ce qui s'est pensé un peu loin d'eux. Même s'ils disposent

de plusieurs recours pour ne pas trop se laisser distancer par cette forme d'avant-garde (lectures, rassemblements, rencontres, contacts divers...), cette situation d'éloignement n'est pas étrangère au phénomène de désengagement et de distanciation. Concernés de loin, y compris physiquement, par ce qui se fait collectivement, le réflexe de croyance s'enraye pour devenir de moins en moins rapide. Comme dans les crises démocratiques, le processus d'éloignement entre ce qui se fait, ceux qui font et ceux qui regardent, entraîne un désintérêt et une fragmentation qui éparpille des "je" en difficulté identitaire vis à vis d'un "nous" qui penche dangereusement du côté du "vous".

● Implication et autocontrôle des pulsions

Pour Norbert Elias, le réflexe individualiste à l'échelle de la société est une véritable seconde nature, un réflexe incontrôlé : « *Dire de soi-même "je" peut bien être considéré comme l'expression la plus spontanée et la moins réfléchie dont soit capable un individu.* »⁹ Il parvient alors à s'interroger sur la façon dont la collectivité humaine peut parvenir à convaincre ses individus à croire à cette illusion du je sans nous : « *Ce qui parle en l'occurrence, c'est la conscience de soi d'êtres que la constitution de leur société a forcés à un très haut degré de réserve, de contrôle des réactions affectives, d'inhibitions ou de transformations de l'instinct, et qui sont habitués à reléguer une foule de dispositions, de manifestations instinctives et de désirs dans les enclaves de l'intimité, à l'abri des regards du "monde extérieur", voire dans les caves du domicile intérieur (...).* »¹⁰ Sa conception de l'engagement et de la distanciation prend ici toute sa dimension. Ce qui est en jeu c'est la maîtrise de la violence, l'autocontrôle des pulsions et l'urgence du traitement des affects : « *(...) c'est l'«autocontrôle» de ses émotions qui permet à un individu le contrôle (relatif) du monde extérieur. Et à son tour l'augmentation du contrôle (intellectuel et pratique) diminue la charge émotionnelle en la mettant à distance, de sorte que s'accroît l'autocontrôle et, avec lui, la maîtrise du danger (...).* »¹¹

Mais c'est aussi le degré d'engagement auquel sont parvenus les sujets ou leur implication dans les objets du monde extérieur qui leur donne pouvoir sur leurs réactions affectives. Si l'on applique le raisonnement à une association, il faut là encore être capable d'interroger le pouvoir et la structuration du collectif pour comprendre les positions et les attitudes de ceux qui le composent. Le réflexe d'engagement et de distanciation doit aussi être vu comme le miroir de l'organisation interne des rapports humains. Ainsi précise la sociologue Nathalie Heinich, Norbert Elias envisage

aussi la question des affects sous l'angle de « *la réduction des écarts hiérarchiques, qui tend à limiter l'exercice de la violence en rapprochant les plus forts des plus faibles, favorisant de ce fait l'empathie ; ensuite, celui du développement du sport, parallèlement à la "civilisation" des pulsions.* »

● « *le moi blessé et le monde extérieur cruel* »

« *Si pour comprendre la structure d'une molécule on n'a pas besoin de savoir ce que signifie se ressentir comme l'un des atomes, il est indispensable, pour comprendre le mode de fonctionnement des groupes humains, d'avoir accès aussi de l'intérieur à l'expérience que les hommes ont de leur propre groupe et des autres groupes ; or on ne peut le savoir sans participation et engagements actifs.* »¹² Parce que l'engagement est une nécessité sans ambiguïté, il faut parvenir à retourner l'interrogation du "nous" vers lui-même pour lui permettre d'exister pleinement sans risque de fragmentation. Quels espaces d'engagement le "nous" a-t-il le loisir de fermer et d'ouvrir ? Quelles stratégies d'encouragement et de découragement est-il capable de mettre à jour ? Quelle autocritique a-t-il le pouvoir de formuler pour permettre aux sujets éparpillés de démentir le verdict de Spinoza quand il déclare : « *le pouvoir n'a pas besoin de nous contrôler, il lui suffit de nous angoïsser.* » ?

C'est à la fois une réflexion et une prise de conscience qui sont nécessaires à la création d'un équilibre nous-je équitable qui prenne en compte les aspirations des individus pour les connecter aux enjeux collectifs auxquels ils pourront apporter leur poids et leur énergie.

Commentant l'œuvre de Norbert Elias, l'historien Roger Chartier explique à quel point les contradictions de la société occidentale sont source de violence et de frustrations : « *L'apparente ouverture des possibles dans une société qui ne hiérarchise plus les différences d'état engendre des compétitions d'autant plus douloureuses qu'elles reposent sur la capacité de l'individu à se singulariser dans un monde qui récuse la légitimité de la différenciation. Les ambitions déçues de tous ceux qui n'obtiennent pas les positions auxquelles ils aspiraient se muent en une frustration qui impute à l'injustice du monde social les déconvenues individuelles. La tension entre le moi blessé et le monde extérieur cruel rend plus vive encore la conscience d'une radicale séparation entre la personne et la société.* »¹³

Prendre collectivement conscience de pulsions et de conflits difficiles à analyser, c'est apprendre à intégrer à sa réflexion collective la réalité de ses tensions sociales et individuelles. L'équilibre à chercher est là : entre « le très haut degré de réserve » qui porte aux analyses politico-théoriques à

l'échelle des siècles et la capacité de prise en compte des tensions nous-je qui agitent la vie, la pensée et les pratiques quotidiennes d'un collectif militant.

Paule Bichi, Pierre Choulet, Hervé Moëlo